

# Landéda à la veille de la Révolution

par Renan LANGONGAT

**L**A seule voie d'accès à Landéda partait de Lannilis : elle porte encore le nom de vieille route. Elle passait par le Lia et la Fosse, en Lannilis, et, peu avant la ferme de Kernévez, bifurquait : l'une des voies se dirigeait vers Stréat Glas et Brouennou en suivant le chemin qui limite aujourd'hui les deux communes ; l'autre, obliquait aussitôt vers la droite et venait rejoindre Troménec et Bon Plaisir, puis suivait notre voie actuelle d'accès au bourg.

Qu'était le bourg à l'époque ? Tout juste quelques maisons entourant l'église, maisons d'artisans, presbytère, petite école (1) et, tout de suite, des fermes, couvertes de chaume dont quelques-unes existaient encore au début de ce siècle. Une église moins élevée que celle d'aujourd'hui, mais sans doute plus élégante, entourée de son cimetière qui ne laissait, de chaque côté, qu'un passage étroit mais qui portait des ormes magnifiques. Un de mes premiers souvenirs est de les voir abattre avant la première Guerre mondiale.

Dans l'enclos, un ossuaire où étaient déposés les corps des défunts en attendant les obsèques (2). Le clocher, de 1731, de type classique, à double chambre de cloches et à double galerie, se terminait par une flèche (3). Dans l'église, le tombeau de Simon de Tromenec, représenté en chevalier, les deux pieds de profil, tournés du même côté (4).

Un peu à l'écart du bourg, l'hôpital, tel que nous le connaissons encore. Il pouvait héberger 25 pauvres, mais il servait aussi aux marins malades débarqués à l'Aber-Wrac'h, et, en temps de guerre, aux troupes du Roi servant au Fort Cézon. Une chapelle, dédiée à saint Roch, lui était annexée (5). Le recteur de l'époque écrivait que, pour y maintenir bon ordre, il serait à désirer qu'on pût le confier à des sœurs de la Charité.

Pour compléter cette vue générale, il y avait autour de l'église quelques ateliers d'artisans. J'ai trouvé les noms de Michel Portier et Jean Appriou, maîtres calfats, Antoine Kermaidic, maître forgeron, Laurent Lunven et Laurent Pailler, ferreurs, Servals Calvarin, charpentier et sabotier de la commune. Il n'y a pas de cordonnier : lors de la réquisition des chaussures, on trouva seulement 4 paires de souliers. Il y a bien des tailleurs, mais « ils sont presque incapables de rien, eu égard à leur âge et à leur instabilité ». Nous devons également citer les meuniers, gens redoutés par leur rapacité : Jacques Saliou tient de moulin de Carman, Hervé

Bellour, celui de Saint-Antoine. N'oublions pas les sages-femmes, au nombre de trois ; mais, dit le recteur, « elles exercent sans avoir été instruites et reçues. Je tâcherai d'engager quelqu'une à se rendre au cours » (créé par l'évêque à Saint-Pol-de-Léon).

Il y avait sans doute quelques auberges mais on ne buvait pas énormément (6).

Et pour finir, le presbytère, où se tiennent le recteur, Pierre Kerboull, né à Brélès, le 20 janvier 1740, ordonné prêtre en 1765, demeuré à Brélès jusqu'en 1772, aumônier des Ursulines de Saint-Pol durant 10 ans, puis curé d'office d'Ouessant, recteur de Loc-Brévalaire en 1783, de Landéda, en 1794 — et son vicaire Dalabardon.

Du bourg partent quelques routes étroites, vers les moulins, par Penastang, vers la Palud et les Anges, vers l'Armorique. Mais, des hameaux comme Kersalou ont tout juste une route à peu près carrossable ; l'Armorique, Kerisquin ne connaissent que les chemins creux ou quelques pistes.

A l'Aber-Wrac'h, l'animation doit être plus vive. Au pied de la falaise proprement dite, quelques auberges. Mais la caserne des douaniers n'existe pas. Lorsqu'en 1796, se présenta à la mairie le citoyen Lespinas, Sous-lieutenant des douanes, pour réclamer un logement, le maire lui répondra « qu'on ne doit qu'autant qu'on peut, dans une commune où les logements sont si rares » et le prie de se contenter d'une maison sans fenêtres à Traoubizin, « en attendant de pouvoir lui-même se procurer d'autre logement plus commode ».

La navigation y fut toujours importante. L'Aber Wrac'h a précédé Brest dans la vie maritime ; il servait de port de relâche pour les navires entrant en Manche (7) mais il semble bien que le trafic des marchandises s'effectuait surtout à Paluden, à destination de Plouguerneau et de Lannilis (8).

Plus loin, le couvent des Anges, en pleine décadence : il ne comptait que trois ou quatre religieux en 1789 et servait de pension « aux mineurs perpétuels » de la noblesse (9), aux débiles mentaux, dirions-nous aujourd'hui.

La noblesse se réduit à deux familles : les Bihannic de Guicquerneau qui habitent Kéravel et le dernier représentant des Bihannic de Troménec, Officier des vaisseaux du Roy.

Puis le monde rural et maritime. Les fermes sont nombreuses. Les cinq les plus importantes sont celles de Jean Colin et Jean Le Gendre, à Lohodan ; de Michela Mingant à Kergongant, d'Yves Cadour à Kerséné, de Goulven Messenger à Kervenny. En tout, 65 de moyenne importance et 8 petites exploitations, dont 4 à l'Armorique, qui, par ailleurs, ne contient que deux fermes moyennes, celles de Gabriel Le Duff à Kerennoc et de Catherine Morel à Poullock.

Parlant des terres de la paroisse de Brouennou, Ogée, qui visita le pays en 1778, écrit : « Son territoire est excellent et bien cultivé, en partie par les femmes des habitants qui sont fort laborieuses et qui prennent soin de la culture des terres tandis que leurs maris sont occupés à la pêche ou dans la Marine.

Quant à celles de Landéda, elles « sont très bien cultivées et de bonne qualité. C'est avec la plus grande satisfaction que nous trouvons, çà et là, quelques paroisses dont les habitants méritent des éloges ; il est heureux d'avoir ces exemples à proposer à ceux de nos cultivateurs qui n'ont pas la même activité ».

En fait, sur le littoral, comme l'écrivait le recteur de Brouennou, « il n'y a d'autre commerce... que celui des choux et des goémons ». Nous avons connu l'époque où florissait, à Landéda, la vente des petits choux ; nous avons vu le départ des charrettes lourdement chargées, au soir des veilles des marchés de Landivisiau, de Landerneau et de Lesneven où la réputation des choux de Plouédiner était sans conteste ; et le lendemain, à une heure avancée de la nuit, nous savions, au seul

trot des chevaux et du ferraillement de la charrette, si la vente avait été bonne... Allure d'enfer, vente excellente, arrosée, comme il se devait, de quelques « banné la goutte ».

Il y avait aussi les goémons, fort recherchés comme engrais, mais ils posaient bien des problèmes. D'abord, l'Amirauté voulait que la coupe ne durât qu'un mois et qu'elle eut toujours lieu au cours du 1<sup>er</sup> trimestre, époque mal choisie au gré des riverains, en raison du mauvais temps d'hiver, des routes impraticables, des difficultés de séchage. De plus, les riverains des deux abers considéraient comme commune la récolte des algues sur la façade des deux paroisses maritimes, et, enfin, l'Amirauté voulait interdire la vente des goémons en dehors du territoire de la paroisse du récoltant.

... Pour se rendre compte de la pauvreté du pays, il suffit de lire la réponse des deux recteurs à l'évêque, au sujet de la mendicité (1774) (10).

A Brouennou, une seule personne mendie : c'est un orphelin qui tombe du haut mal et trouve difficilement à s'engager. En revanche, « il en vient des paroisses voisines et même des étrangers ». Trois familles ont du bien, elles peuvent faire des aumônes, 8 sont aisées et peuvent, elles aussi, aider les pauvres. 20 familles vivent sans être dans la pauvreté, mais peuvent faire l'aumône étant chargées d'enfants (le recteur cite quatre sœurs mariées ayant à elles seules 36 enfants). Enfin, il y a 10 familles de « pauvres honteux » qui ne mendient pas, mais qui gagnent pas tous les jours, faute de terres et qui sont obligées de vendre aux approches de la Saint-Michel, leurs meilleurs grains pour payer leur petite ferme et qui « presque le reste de l'année sont obligés d'acheter le tout et n'ont rien à vendre si ce n'est un peu de choux et le peu de goémons qu'ils tirent de la grève. Je ne peux pas leur attribuer la fainéantise, au contraire, je les vois travailler nuit et jour ».

A Landéda, la situation semble pire. Le recteur compte 240 familles. Environ 40 aisées, 160 dans une médiocrité très poussée, 40 à la mendicité. Et pourtant, écrit-il, « nous n'avons point de fainéants ni de dérangés par la boisson. L'eau du puits, un peu de pain d'orge sec et de lait, des briniques, quelques mauvais poissons, voilà l'ordinaire de nos pauvres... ».

Comme on le voit, la paroisse menait une vie bien médiocre. Et cependant, quand les habitants furent appelés en 1789, à émettre un avis sur les mesures propres à rétablir le bon fonctionnement de l'Etat, ils ne surent exprimer aucun grief, comme en témoigne le cahier de doléances : Les électeurs déclarent s'être réunis le 29 mars 1789 dans la sacristie et aucune plainte ni remontrance à faire, « nous ne trouvons parmi nous aucun député, acceptant, et notre pauvreté et notre ignorance nous rendent incapables de prendre part à la députation des Etats Généraux. »

(1) En 1784, l'évêque prend note de la bonne tenue de l'école paroissiale de Landéda et donne 36 l d'encouragement à M. Floch, maître de latin. Les petites écoles (enseignement primaire) étaient dirigées par un prêtre du pays, pourvu d'un bénéfice modeste.

(2) Dans cet ossuaire, Frémenville a vu le corps d'une femme, exhumée du sol humide du cimetière dans un état surprenant de conservation ; les vieillards disaient que c'était le cadavre d'une femme morte à l'âge de 100 ans et qui avait été, pendant sa vie, d'une dévotion exemplaire, ce qui fut regardé comme un miracle.

(3) « Le 18 décembre 1821, à 2 heures de l'après-midi, un horrible coup de tonnerre foudroya l'église ». Le recteur, l'abbé Bazil, l'écrit à l'évêque, ajoutant : « Il est impossible d'y célébrer l'office divin ». Il demande à transférer celui-ci soit à Sainte-Marguerite, soit plutôt à Brouennou où il y a une cloche et des fonts baptismaux. Faute de ressources, on se contenta d'une réparation et, à Pâques 1823, l'évêque bénissait à nouveau l'église et le cimetière. L'église fut rebâtie en 1850.

(4) Ce tombeau a été transféré dans la chapelle de Saint-Laurent. Déjà, lors de sa visite, en 1774, l'évêque avait demandé que cette tombe soit mise de niveau avec le pavé.

(5) C'est dans cette chapelle que se réunira le Conseil municipal pendant la Révolution.

(6) Le 9 février 1806, le Conseil demande l'établissement d'un octroi pour assurer des ressources

nouvelles à la commune et propose une taxe sur les marchandises débarquées à l'Aber-Wrac'h. Le 8 juin 1806, il propose une taxe de 12 F par hl d'eau-de-vie et 6 F par hl de vin, la consommation d'eau-de-vie étant de 15 hl et celle de vin de 60 hl. Il y a 240 familles à Landéda. L'Aber-Wrac'h est un port très fréquenté avec de nombreux marins de passage, buvant sec, comme il se doit. En éliminant ces derniers, chacun des 240 chefs de famille buvait 6 l 25 de « fort » et 25 l de vin par an !

(7) Selon les chiffres fournis par l'Amirauté du Léon (Inventaire aux Archives du Finistère), 66 navires y firent escale du 15 février au 31 décembre 1698 (B. 4742), 78 en 1699, 87 en 1700. En 1708, il y eut 148 (B 4743).

(8) Catholicon (1521). « Le Bas-Léon commande à la terre et à la mer de Bretagne. Il sert comme de grenier d'abondance aux pays frontières, et surtout par le très célèbre port d'Aber Wrac'h, il fournit les aliments nécessaires aux pays étrangers et très lointains ». Le fret de sortie, dès le XII<sup>e</sup> siècle, se composait de bétail, de toile, de viande salée, de fèves, de poissons secs. Au retour, les navires ramenaient surtout du vin de Bordeaux et du sel de la Rochelle.

(9) Jacques-Louis-François-Marie Toussaint, Marquis de Kerouartz, Sous-lieutenant des gendarmes anglais et Colonel de gendarmerie, agissant en qualité de père syndic des Récollets des Anges, en Landéda, contre Du Couédic de Villeneuve qui avait négligé de payer aux Récollets la pension annuelle de 600 livres de son beau-frère, Allanic de Bellechère, mineur perpétuel renfermé au couvent des Anges (1786-87).

(10) Bulletin Diocésain. Notice sur Landéda.



Croquis de Landéda

par M<sup>mo</sup> Chevalier-Kervern